

La meute par exemple et la chasse à courre, cela sent la comédie, et comme on ne s'attend pas à une comédie, l'effet est manqué. Au rond-point de la forêt absente, des chasseurs se sont donné rendez-vous : ils arrivent à la pointe du jour ; les chasseurs et les dames portent de beaux costumes de fantaisie. Bientôt un des piqueurs se détache et court annoncer qu'il est sur les traces de la bête ; j'ai bien peur que cela ne s'appelle le *débûché* ou de quelque autre nom barbare. Tout d'un coup, au son des trompes, vous voyez débûcher—va pour débûcher !—un honnête petit cerf qui aurait pu être un cerf dix cors ; mais comme avant-hier le pauvre animal a eu la fantaisie d'aller se promener dans le bois de Boulogne, il est tombé entre des mains maladroites, et il en est revenu avec son bois à demi rompu. Bref, notre cerf, qui sait très bien qu'il n'a pas de grands dangers à courir, s'en va au pas et la canne à la main, poursuivi ou plutôt suivi à distance par d'ignobles chiens empressés à tous les portiers d'alentour. Non, vous n'avez jamais vu de caniches plus mal tonnés, de barbets plus crottés, de caniches plus poussifs. Je crois même qu'un digne carlin, race heureusement perdue, s'était glissé dans cette meute d'antichambre. Le cerf courait, les chiens jappaient, les amazones suivaient ; Azor et Thibé tiraient une horrible langue, Bichon faisait sa petite déclaration à Zémire, Pluton s'arrêtait sans vergogne, puis le cerf est rentré dans la forêt, c'est-à-dire dans l'écure. Alors est venue la curée. C'est une horrible cérémonie, cette curée. On apporte sur une civière l'image d'un cerf éventré. Sous cette espèce de peau sont placées des viandes que ces bêtes affamées se disputent en hurlant sur tous les tons. Puis on lâche toute cette gent canine, et nos chasseurs se jettent sur tout ce hachis.—Faites disparaître au plutôt cette horrible cuisine, et s'il vous faut absolument une cérémonie de grand veneur, présentez le pied de la biche à Mlle. Gabrielle sur un plat d'argent, et renvoyez messieurs vos chiens à leur chenil.

Les jeux de la 4e olympiade ! Pourquoi la quatrième ? Nous n'avons pas le temps d'éclaircir ce point mémorable de l'histoire. Toujours est-il que ces olympiques de la quatrième classe sont des coureurs de première force. Ils vont chacun sur deux chevaux, et puis les voilà qui s'emportent à fond de train jusqu'à la borne brulante qu'il s'agit d'éviter. Vous n'avez rien vu de pareil dans notre vieux Cirque des Champs-Élysées et de la 1re olympiade ; nos coureurs d'Hippodrome courent pour tout de bon, ils courent parce qu'on les regarde, et ensuite parce qu'au bout de la carrière, un vrai prix est décerné au vainqueur, argent comptant. Puis vient la course des chars ; c'est le char romain, le char antique et sans ressorts, assis sur ses deux roues uniques ; faites-moi trainer cela par deux coursiers vigoureux et vous m'en direz de bonnes nouvelles. Ce qui manque à cette course, c'est que l'arène n'est pas assez large pour que les trois chars puissent courir de front. *Sunt quos curriculo, etc.*, mais tout amusante que peut être une pareille course, il est pour le moins aussi amusant de la regarder.

Est venu ensuite, monté sur un admirable cheval, ô ciel ! en croirai-je mes yeux ? le vieux Pluvinel ! C'est bien lui ! je le reconnais à sa pose solennelle, à son maintien ferme et sérieux, à cette belle et grande tenue à la française, digne des beaux jours de Fontainebleau et de Saint-Germain. C'est lui-même, le grand Pluvinel, le maître de toute notre armée de cavalerie, qui a mis à cheval tant de rois, tant de princes, tant de

pages espiègles, tant de belles dames châtelines, tant de vaillans capitaines... ou bien si ce n'est pas le vieux Pluvinel, c'est aussi bien que lui peut-être, c'est Franconi 1er, Laurent Franconi, l'homme équestre que M. de Talleyrand proposa un jour pour en faire un roi de France.—Vous voulez, disait-il, un roi qui monte à cheval ?—Eh bien, prenez Franconi !

Laurent Franconi est un beau vieillard de soixante-douze ans ; il est plein de vigueur, d'énergie, de jeunesse ; il monte un merveilleux cheval, et ce cheval, obéissant autant que *Partisan* lui-même, s'accommode à toutes les volontés de son maître. Toutes les malices de la nouvelle école, Laurent Franconi les accomplit avec une grâce parfaite. Lui aussi, il pèse sur son cheval de la façon la plus légère, il commande d'un geste imperceptible aux moindres mouvements de ce bel animal : Fanny Elssler n'exécute pas des pointes plus légères et plus difficiles, Carlotta Grisi ne valse pas avec plus de grâce. L'instant d'après le vieux maître se montre de plus belle, il se souvient que l'instinct est un don du ciel tout comme la raison, et il abandonne son cheval à ses nobles instincts. Le succès du hardi vieillard a été unanime, irrésistible ; la vieille école a triomphé à toute vapeur. Puis, son œuvre accomplie, Franconi 1er, a pris congé de son peuple ; le fier cheval marchant à reculons.

Ainsi nous avons franchi d'un bond tout l'espace qui nous sépare de l'année du couronnement du cerf Coco.

La fête équestre s'est terminée par une amusante course de chevaux en liberté. A la même époque, chaque année, à Rome, cette course des Barberi est une grande joie ; on les lâche dans la ville, et puis c'est un saut-qui-peut général. Caché dans la foule, plus d'un intéressé à ces courses encourage par de bonnes paroles et souvent par quelque bon coup de houssine bien appliquée, ce qui ne gâte rien à la vivacité des courses. A peine le but est-il atteint, soudain le nom du vainqueur se répand dans la ville.—Nous avons vu aujourd'hui même toutes ces joies ; un cheval gris et un cheval bai-brun se sont disputé loyalement ; la palme triomphante, c'est cheval gris qui l'a gagnée, et apprenez cela, couronnés de l'Académie ! le cheval gris n'en paraissait pas plus fier.

Voilà cette nouvelle conquête ajoutée aux plaisirs de cette heureuse et grande cité si riche, si peuplée, si remplie d'heureux loisirs ; loisirs que la paix nous a faits et dont chacun profite au gré de son ambition ou de son caprice. Plus de quinze mille personnes se tenaient à l'aise dans cette vaste enceinte de trois cent cinquante pieds de longueur ; chacun était à l'aise, chacun avait sa place au soleil : bourgeois, grands seigneurs, peuple, enfans, vieillards, la foule des riches et des oisifs, assistaient pêle-mêle à ces joûtes inoffensives.—Mais, juste ciel ! non ! il n'y a pas d'égalité en ce monde !—au dessus de cette foule attentive, au dessus de ces têtes animées, se tenait, debout et calme, un gamin de Paris ! Ce gamin était placé sur les sublimes hauteurs dont parle le poète dans son invocation à *Mécène, sublimi seriam sidera vertice* ! Et quelle stalle plus magnifique et mieux faite pour contempler les plus grands spectacles ! Et quelle loge royale fut jamais plus élevée, plus aérée, plus splendide, plus chargée de trophées, de batailles, de hauts faits, de renommées excellentes ! Sonnez, fanfares, votre bruit n'atteindra pas à ces hauteurs ! Battez, tambours, le spectacle et l'attention de là-haut ne seront pas troublés !—Ce gamin de Paris, qui n'a pas payé

sa place, qui foule aux pieds tout ce peuple qui lui sert de spectacle... eh donc ! où voulez-vous qu'il ait pris son parterre, sinon sur l'Arc-de-Triomphe, bâti tout exprès pour servir de piédestal à ce bambin qui se fait un siège commode même de la gloire de l'Empereur.

JULES JANIN.

L'enfant qui dort.

Dors, ma petite, dors, ton sommeil est doux et ton souffle est léger.

Les esprits célestes, sous un voile mystérieux, entourent ton berceau ; ils admirent tes grâces enfantines ; ils contemplent ton innocence et rendent hommage à l'œuvre de Dieu.

Ange sur la terre, tu respirez leur haleine délicieuse qui te nourrit, plus pure que l'encre qui s'élève en tribut vers l'éternel séjour, pure comme ton cœur.

Ta petite âme est sans inquiétude.—Elle jouit dans sa perfection ; les frivolités bruyantes et les tristes dégoûts qui poursuivent le monde, n'en troublent point le calme et l'affreux cauchemar que fait naître une conscience agitée, ne fatigue point tes sens assoupis.

Demain, dès l'aube matinale, quand Flore se parera de ses plus vives couleurs, quand la fleur du parterre, parfumée des larmes de l'aurore, sourira à la nature, toi, tu souriras à ta mère.

Quand l'oiseau du bocage, aux premiers rayons du soleil, laissera son nid amoureux, et par sa chanson joyeuse, saluera le créateur, en bégayant le doux nom de mère, tu me saluerras.

Tu seras belle, belle comme le lys dans toute sa blancheur, et la rose pudique qui orne un sein virginal n'aura point ton éclat.

O je t'aimerai ;—dans les transports de ma joie, je recevrai tes caresses—je te presserai contre mon cœur, ce cœur maternel qui bat si fortement pour l'objet précieux que le ciel m'a confié, le fruit de mon amour, la force et la sainteté de mon union.

Bientôt, cédant à tes caprices naissants, tu voudras trainer tes membres faibles encore ;—qui te supportera dans ta marche timide, qui te suivra dans tes petits voyages, autour de ton berceau ? Ta mère.

Puis tu vas courir de chambre en chambre ; une poupée, un hochet feront tes amusements ;—qui t'apprendra à parer l'une, à te servir de l'autre, qui se mêlera à tes jeux innocents et te consolera de tes peines légères ? Ta mère.

Qui va t'enseigner à prier le bon Dieu, à lui demander du pain, à craindre ses jugemens ? Ta mère. Car le bon Dieu est la source de toute chose, qui nous fait nous aimer, qui récompense la vertu et punit le vice.

Qui formera tes jeunes idées, te parlera de l'étoile qui file, de la terre qui roule, t'instruira du bien, te défendra le mal ? Ta mère.

Quand, dans la prairie voisine, nous promenons sur le vert gazon, le ciel s'obscurcissant tout à coup fera gronder le tonnerre, en te voyant pâlir, qui te dira : N'aie point peur, ma fille, je suis auprès de toi ? Ta mère.

Quelques années seront à peu près les mêmes années.—Mais à quinze ans, l'âge de l'amour, des grâces et des plaisirs, qui mettra sur ta tête une guirlande de fleur, qui sera fière de tes grands yeux bleus, de ta taille élégante, de ton succès au bal ? Ta mère.